

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 14 (1892)
Heft: 4

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

TOME XIV

N° 4

AVRIL

CAUSERIE

Nous rappelons à nos collègues de la Société Romande, comme à tous les amateurs d'abeilles, que l'assemblée du printemps aura lieu à Sion (Valais), lundi 9 mai : séance officielle à 10 heures, suivie du repas et de visites de ruchers l'après-midi ; le soir réunion familière. Notre éminent collègue M. Cowan, qui revient d'une tournée d'apiculture en Tunisie et en Algérie, nous fait espérer qu'il sera des nôtres.

Nos abonnés ont dû recevoir il y a quelques jours une livraison intitulée n° 3 supplément.

A la dernière réunion de la Section Lausannoise d'apiculture, M. Rochat-Reisser, directeur du Gaz, a raconté qu'il avait guéri de la loque une ruche lui appartenant. Ayant découvert la maladie en août dernier, il avait déposé sur le plateau de la ruche la valeur d'une cuillerée à café de naphthaline dans un sachet de mousseline. La colonie, visitée tout récemment, a été trouvée parfaitement saine avec un couvain abondant. M. Rochat a l'expérience de la loque ayant perdu précédemment plusieurs ruches qui en étaient atteintes. La naphthaline employée n'avait subi aucune épuration ; elle était telle qu'elle sort des conduites que l'on nettoie. Notre collègue en enverra gratis aux membres de la Société qui en désireront.

A propos de la naphthaline, un autre membre de la Section s'est déclaré très satisfait de son emploi pour éloigner les fourmis, et justement le directeur du *British Bee Journal*, dans la livraison du 14 avril, dit avoir fait la même expérience. Les couvertures de plusieurs de ses ruches étaient envahies par les fourmis et un peu de naphthaline en poudre les a fait disparaître sans retour.

Le même journal enregistre une récolte de miel extraordinairement précoce pour l'Angleterre et qui du reste ne le serait pas moins pour la Suisse et les contrées de même latitude. Un apiculteur du Sussex raconte, en date du 6 avril, que la plupart de ses ruches sont pleines d'un miel nouveau que les abeilles s'occupent d'operculer rapidement. Il a même déjà pu prélever un casier de sections dont

16 étaient *entièrement remplies de miel nouveau* et en grande partie operculées, chose qu'il n'avait encore jamais vue en avril. Le miel provient de la fleur du saule.

Le directeur du *B. B. J.* fait à ce sujet la remarque que les conditions atmosphériques du moment devaient être particulièrement favorables à la sécrétion du nectar, puisqu'on n'avait encore jamais entendu parler de sections de miel de saule. Ces conditions ont dû exister dans une certaine mesure dans notre région, car nous avons été frappé dans le courant d'avril de l'ardeur que les abeilles montraient à aller aux champs malgré le degré relativement bas de la température. Les cerisiers ont commencé à fleurir une semaine au moins avant l'époque habituelle et le 17, à quatre heures, nos abeilles y butinaient encore, à 300 mètres du rucher, par seulement $9 \frac{1}{2}^{\circ}$ C., que marquait le thermomètre placé près des ruches. Le 20 avril, par un vent frais du nord-est, nous avons trouvé devant chacune des ruches les plus exposées les cadavres de 100 à 200 butineuses chargées de pollen rouge. Seules les ruches sur balance, placées dans un endroit abrité, n'ont pas subi cette mortalité. Nous savons que ces cas d'abeilles périssant d'engourdissement devant les entrées au printemps se présentent dans bien des ruchers, mais il ne s'en était encore jamais produit dans le nôtre, sauf une fois pour une ruchée laissée trop à l'ombre sous des pins dont les branches avaient grandi avec les années.

Nous avons fait depuis un certain nombre d'années des essais comparatifs pour nous rendre compte de l'influence de l'exposition sur le bien-être des ruchées et étions arrivé à conclure que les familles exposées à la bise se comportent tout aussi bien, dans notre propriété du moins, que celles mieux abritées. L'expérience de cette année remet la chose en question.

Le développement des familles est en grande avance cette année et le fait paraît être assez général; il se produit à propos pour permettre aux abeilles de profiter dans une large mesure de la floraison des arbres fruitiers qui est exubérante. Sauf dans les régions où les gelées tardives ont fait des dégâts, la campagne s'annonce bonne pour les apiculteurs.

M. A. Giuntini (1) nous a fait part, à propos du rôle attribué aux abeilles dans la fécondation des fleurs, d'une observation intéressante qu'il a eu l'occasion de faire à l'époque où il exerçait l'apiculture en Russie. Se trouvant une fois au printemps dans le steppe en Podolie, il vit un paysan secouer un arbre fruitier en fleurs et lui demanda l'explication de ce traitement. C'est pour remplacer les abeilles,

(1) Notre collègue, qui possède actuellement plusieurs ruchers dans le pays de Gex (Ain), a été récemment chargé de l'enseignement de l'apiculture dans les écoles secondaires rurales du canton de Genève.

répondit l'homme. Il paraît que là-bas, dans les régions où l'on ne peut avoir des abeilles à cause de la rareté des fleurs, on a l'habitude de suppléer leurs visites en secouant les arbres fruitiers, afin que le pollen des fleurs se détache et se répande sur les pistils. Cette notion de l'utilité des abeilles est sans doute bien ancienne chez des populations rurales pour lesquelles plus encore qu'ailleurs la tradition est restée le principal guide.

M. Gubler nous écrit :

« L'article de M. Dadant maltraite assez ce pauvre M. Gerstung qui est attaqué de différents côtés ; je ne suis cependant pas d'accord avec M. Dadant sur tous les points. Il dit que « démontrer qu'un malaise causé par la trop grande quantité de gelée nourricière que les jeunes abeilles produisent sans en avoir l'emploi équivaut à dire que ce sont les jeunes abeilles qui dominent dans la ruche et que c'est parce qu'elles sont trop bien nourries qu'elles se sentent mal à l'aise et exigent etc. ». Et plus bas il compare les glandes lactifères des abeilles à celles des vaches ; mais M. Dadant sait aussi bien que moi qu'une vache souffre beaucoup si on ne la traite pas à temps ou si le veau ne tète pas. Les jeunes nourrices ne seraient-elles pas dans une situation analogue ?

« Plus loin M. Dadant dit : « Le besoin de construire des rayons serait encore, d'après M. Gerstung, une des causes de l'essaimage. » Je ne sais pas si mon exposé n'est peut-être pas assez clair ; mais il me semble que cette production de cire est plutôt représentée comme un *dérivatif* et non pas comme une cause de l'essaimage, et en cela Gerstung serait d'accord avec M. Dadant, § 450 de *L'Abeille et la Ruche*. D'une manière indirecte, sans doute, l'emploi d'une partie seule du chyle pousserait les jeunes abeilles à vouer leurs soins au couvain de mâles, partant à l'essaimage ; elles seraient donc dans la position de celui qui veut chasser un démon par le prince des démons. »

Un correspondant nous informait l'automne dernier (*Revue*, 1891, p. 295) qu'ayant eu une reine tuée dans une réunion de deux colonies, il en avait laissé élever une nouvelle, après avoir constaté l'existence de mâles dans le rucher, mais que la reine, née le 8/9 septembre, n'avait pas pondu. Nous avons répondu que les reines nées en automne ne pondent souvent qu'au printemps suivant. En effet, notre collègue nous écrit que la dite reine s'est largement rattrapée ce printemps et qu'en février elle avait déjà du couvain éclos.

PROGRÈS OU REcul ?

Nous avons sous les yeux une petite brochure de 32 pages, intitulée : *Nouvelles expériences pratiques d'apiculture*, par G. de Layens. Ce travail a été envoyé gratuitement à un grand nombre d'abonnés de la *Revue*, à titre de propagande sans doute, aussi croyons-nous utile de le discuter dans les colonnes du journal.

On connaît la tendance de plus en plus prononcée de M. de Layens pour la simplification en apiculture. Nous le voyons, non sans regret, délaisser petit à petit, contredire même les excellents enseignements qu'il nous donnait jadis, pour en arriver à conseiller indistinctement à tous l'abandon de soins sans lesquels il n'est guère possible de réussir dans quelque culture que ce soit. La brochure *Nouvelles Expériences* est la dernière manifestation de cette tendance. En effet, elle contient un chapitre sur l'inutilité de la réunion des ruches au printemps, un autre est consacré à l'inutilité de la planche de partition, un autre encore à l'inutilité des doubles parois pour les ruches, etc.

Ces titres ont une allure révolutionnaire qui ne manquera pas de plaire à beaucoup de propriétaires d'abeilles, car on a toujours raison vis-à-vis du plus grand nombre quand on professe la doctrine du laisser-aller. Cela excuse les négligents pour le passé et les dispense de faire un effort dans l'avenir. Enseigner à la foule que deux visites par an suffisent pour bien conduire un rucher ; que les abeilles ne craignent ni l'eau, ni le froid, ni les courants d'air et que la plupart des préceptes enseignés jusqu'ici pour bien conduire les abeilles sont inutiles, enseigner une théorie si dissolvante, c'est se préparer un succès certain, le gros du public n'hésitant jamais entre deux choses dont l'une est plus compliquée que l'autre. Mais avant de céder à un entraînement si facile nous voulons examiner les raisons du bouleversement qui nous est proposé.

I

Pour nous démontrer qu'il est inutile de réunir les ruches faibles au printemps, M. de Layens nous présente deux tableaux purement schématiques, c'est-à-dire ne correspondant à aucune mesure de surface, ni de poids, ni de nombre, ce qui n'est guère scientifique. Ces tableaux représentent des lignes correspondant chacune à une ruche et d'une longueur proportionnée à la force ou au poids de chaque ruche, en miel, au printemps et à la fin de la saison. Il semble ressortir absolument des résultats obtenus que les ruches les plus faibles peuvent devenir les plus fortes, ou les plus productives, et que les plus fortes peuvent devenir les plus faibles et être moins productives que les plus faibles. C'est ainsi que la colonie n° 27, qui était au printemps environ sept fois plus faible que la ruche n° 1, s'est trouvée à la fin de la saison avoir récolté un sixième en plus que ce n° 1.

A priori notre bon sens proteste contre de pareilles conclusions, car si cela était strictement vrai, si ces faits se reproduisaient expérimentalement d'une façon logique, la science apicole ne serait qu'une illusion. Que les expériences de M. de Layens aient été faites

avec soin, nous n'en doutons pas, mais il s'est trop hâté de conclure d'une façon générale en faveur de sa théorie favorite, sans tenir compte des conditions dans lesquelles il avait expérimenté. Si, par exemple, M. de Layens a son rucher dans un pays plantureux et boisé où la récolte est de longue durée, il reste à savoir ce que donnerait une expérience du même genre dans une contrée où la récolte est courte. Nous pensons qu'on obtiendrait des résultats tout à fait différents.

Nous avons dit que les articles de M. de Layens avaient une allure révolutionnaire, mais l'ambiguïté n'y manque pas. Voyez par exemple ce titre : *Expériences sur l'inutilité de la réunion des ruches au printemps*. C'est cela que le public retiendra, c'est la formule que nous opposeront tous ceux qui veulent récolter sans peine.

« On recommande, continue M. de Layens, comme une bonne pratique, dans la plupart des traités d'apiculture, de réunir entre elles les ruches *faibles* au printemps. J'ai voulu voir à l'aide d'expériences précises si cette pratique était toujours nécessaire, car souvent on affirme que deux colonies réunies au printemps rapportent plus que si elles étaient séparées. Près de moi se trouve un rucher composé d'environ trente colonies en ruches vulgaires. Ce rucher n'est conduit par aucune méthode, on se contente de recueillir les essaims et jamais on ne fait de réunions. Il y a 15 ans que je suis attentivement le travail de ces abeilles pour ainsi dire à l'état sauvage, et très souvent j'ai remarqué à la sortie de l'hiver des colonies *très faibles* qui, à la fin de l'année étaient devenues aussi lourdes que les meilleures du rucher. »

Voilà qui semble clair : une colonie *très faible* peut devenir aussi lourde que les meilleures du rucher. Mais dans la conclusion il est glissé une petite réserve qui montre que l'auteur aurait dû expliquer davantage ses expériences et prendre des précautions pour qu'on ne leur donne pas une autre portée que celle qu'elles doivent avoir. Il n'y parle plus en effet de ruches *très faibles*, mais de ruches faibles *à couvain en masse et en couronne serrée* ; or ce ne sont pas ces familles-là que les traités recommandent de réunir. Quand on a lu cela et qu'on retourne au titre, on s'aperçoit qu'il ne tient pas ce qu'il promet. Le malheur est que cela émeut inutilement les gens sérieux et risque de tromper les autres.

II

Pour démontrer l'inutilité des doubles parois dans les ruches, M. de Layens a fait construire deux ruches en sapin du Nord, de même capacité. La première ruche a été entourée d'une enveloppe de bois de sapin de 10 mm. d'épaisseur qui formait ainsi une ruche à doubles parois. L'intervalle entre les parois a été, comme à l'ordinaire, rempli de balles d'avoine. La seconde ruche a eu simplement des

parois recouvertes de paillassons. Les ruches étant garnies d'abeilles, M. de Layens a constaté que la température était égale dans les deux. Qu'y a-t-il au fond de cela? Rien de nouveau, assurément! Nous savons très bien que la paille est un mauvais conducteur de la chaleur et nous ne voyons pas que l'expérience ci-dessus démontre l'inutilité des doubles parois. Elle nous enseigne simplement que les doubles parois en paillassons valent celles de bois pour garantir les abeilles du froid.

III

Le chapitre intitulé *Expériences sur l'inutilité de la planche de partition* est la reproduction textuelle d'un résumé des articles de M. Bonnier sur les expériences relatées dans la *Revue internationale* de février 1891. Mais en comparant le texte de la *Revue* avec le titre que lui donne M. de Layens on voit que ce dernier a dépassé la pensée de l'auteur. En effet, M. Bonnier s'est contenté de dire *qu'un ou plusieurs cadres garnis de rayons produisaient le même effet au point de vue de la déperdition de la chaleur*. Il n'en a pas conclu qu'il était plus avantageux d'exposer des cadres à la moisissure et à la fausse-teigne, que de placer une partition. Il n'a pas dit, en un mot, que les partitions fussent inutiles.

IV

Il y aurait d'autres choses à discuter dans la petite brochure de M. de Layens. Par exemple, quand il compare les ruches à cadres horizontales (Layens), aux verticales (Dadant), il dit : « Il arrive assez souvent que les reines montent dans les hausses, et lors de la récolte, au lieu de miel on trouve tout à la fois du miel et du couvain dans les rayons, ce qui est un grand inconvénient. »

Nous avons eu des ruches Layens et des Dadant et nous n'avons trouvé qu'une fois du couvain dans les hausses. Par contre, nous avons observé que la ruche Layens a justement ce grand inconvénient de permettre à la reine de déposer partout des œufs, si bien qu'à la récolte on trouve peu de cadres sans couvain ni pollen.

Quelques lignes plus bas M. de Layens conclut que les ruches à hausses demandent, pour être bien conduites, beaucoup de travail et d'expérience apicole, tandis que les siennes demandent « très peu de travail et d'expérience ». Nous voilà loin de l'excellent livre *l'Élevage des abeilles*, première édition! Et même de la seconde édition en 17 leçons, déjà considérablement simplifiée, car M. de Layens en est arrivé graduellement dans ses écrits postérieurs à supprimer à peu près toute espèce de soins et de surveillance. Adieu les conseils sages et prudents! On est mieux écouté quand on prêche le laisser-aller.

L'évolution à laquelle nous assistons nous semble due à deux motifs. L'un, c'est que M. de Layens cherche à constituer une école d'apiculture française, originale. Je suis aussi bon Français que M. de Layens et je voudrais que mon pays fût le premier! Mais je voudrais aussi que l'ambition ne nous égare pas et qu'un progrès réel nous serve de tremplin. Ce serait alors une noble émulation.

L'autre motif est évident pour tous sauf pour M. de Layens; c'est un résultat imprévu de sa supériorité. Il sait, en apiculteur consommé, ce qui se passe dans ses ruches, sans y regarder. Il lui suffit d'une visite très bien faite, et faite à temps, pour mettre le rucher en ordre pour plusieurs mois; sa grande expérience lui permet d'éviter les écueils si nombreux qui font échouer les débutants. Il conseille aux autres les simplifications qu'il peut se permettre, mais qu'il est dangereux, selon nous, d'enseigner aux novices. En effet, la simplification d'une méthode ne saurait précéder sa parfaite connaissance; c'est un résultat de l'expérience, une manifestation du savoir, que de se passer de ce qui est utile à d'autres, moins exercés. C'est cela que M. de Layens méconnaît.

M^{me} de Genlis raconte, dans ses mémoires, qu'après son mariage elle voulut compléter son éducation. Son mari avait une fort belle bibliothèque; elle y prit un livre de science et lut dans la préface que l'auteur avait donné une telle clarté à ses démonstrations qu'un enfant de douze à quatorze ans pouvait aisément les comprendre. La jeune femme avait alors la naïveté de croire aux fallacieuses promesses des préfaces. Elle commença la lecture du traité et n'y comprit absolument rien. Elle raconta sa mésaventure à son mari, et celui-ci lui apprit qu'avant de lire les livres mis à la portée de tout le monde, éclaircissant et simplifiant les théories les plus compliquées, il faut avoir certaines connaissances préliminaires que les auteurs supposent toujours bénévolement à leurs lecteurs.

C'est assez bien le cas de M. de Layens, que vous en semble? Il prépare aux apiculteurs novices qui l'écoutent de singulières désillusions, à moins que ceux pour lesquels il écrit ne se méfient d'une théorie qui promet beaucoup de rapport sans travail!

Rouen, avril 1892.

CRÉPIEUX-JAMIN.

EXPÉRIENCES D'HIVERNAGE

(Suite, voir Revue n° 3)

Janvier. Belgique, 8 avril. — Mes ruches à cadres ont été hivernées sans partitions et celles-ci avaient été remplacées dans chaque ruche par deux gâteaux en cire, en dehors du groupe des abeilles. Mes colonies, très fortes, puisqu'elles ont hiverné sur dix cadres tant Layens que Dadant-Blatt, n'ont eu à souffrir d'aucune maladie et ont été trouvées à la visite

de fin de mars dans un parfait état, à l'exception d'une ruche Dadant-Blatt qui a été trouvée bourdonneuse et qui a été réunie à une autre.

J'ai réduit le coussin en balle d'avoine à 5 cm. d'épaisseur et à 50 cm. de longueur pour les ruches Layens, et afin de laisser un passage libre aux abeilles pour aller d'un cadre à l'autre, j'ai fixé à l'intérieur du coussin une petite traverse sur laquelle je cloue la toile de façon à avoir un évidement au-dessus des cadres, ce qui m'évite d'y placer des baguettes pour faire passage aux abeilles.

Cet hiver, mes colonies logées au milieu des ruches ont simplement été recouvertes du coussin en balle d'avoine de 50 cm. de long, et je n'avais absolument rien mis sur les côtés; je n'avais même pas bouché les parties restées vides aux deux côtés du coussin. Le trou-de-vol grand ouvert (30 cm.) et le trou du plateau (40 cm.) également ouvert.

Aug. Warnéry. St-Prex (Vaud), 10 avril. — Voici suivant votre désir quelques mots sur l'hivernage de mes ruches.

J'ai fait mes nettoyages et inspections du 21 au 26 mars seulement, étant toujours plus persuadé que des visites trop précoces nuisent énormément aux ruches, soit en occasionnant une trop grande surexcitation chez les abeilles, soit en amenant très souvent la perte de la reine.

J'avais mis en hivernage 75 ruches (15 Layens, 24 Dadant à 11 cadres et 36 Dadant à 13 cadres); des 75 ruches que j'ai retrouvées vivantes, 4 seulement me donnent des inquiétudes, les 71 autres ayant toutes, sur 3, 4, 5 et 6 cadres, du couvain bien groupé et de bonne apparence.

Chaque ruche avait reçu fin septembre ou les premiers jours d'octobre un complément de bon sirop, de manière à lui faire de 15 à 17 kil. de provisions; la consommation pouvant avoir été en moyenne de 5 kil., j'estime qu'il restait fin mars de 10 à 12 kil. de nourriture dans chaque ruche, sauf dans quelques-unes où l'élevage de janvier et février a été très fort et qui possèdent un grand nombre de jeunes abeilles. Les premières n'ont donc besoin que d'un petit nourrissage stimulant; les secondes devront être plus ou moins abondamment secourues.

Les trous-de-vol ont été tous et tout l'hiver largement ouverts, mais munis d'un treillis ne laissant qu'un passage de 2 cm.

Toutes les ruches étaient couvertes du coussin perméable sans toile dessous, sauf 2 Dadant auxquelles j'avais laissé la couverture en lames de sapin, et ce sont les deux seules ruches au bas desquelles j'ai pu constater une certaine humidité.

Très peu d'abeilles mortes sur le plateau; dans plusieurs même il n'y avait que des débris d'opercules à enlever.

Pas de dyssenterie, abeilles vigoureuses et alertes; en un mot hivernage excellent, ce à quoi je n'étais plus habitué depuis quelques années, ayant ordinairement, non pas des pertes de ruches, mais de grandes inégalités dans l'état de force et de santé de mes colonies à la sortie de l'hiver.

Quant à la question du nombre de rayons à laisser aux ruches en automne, il est presque impossible de se prononcer dans un sens quelconque après un hivernage comme celui-ci, les différences entre ruches à 5 ou à 15 rayons, entre colonies enclavées entre deux partitions ou libres étant trop peu sensibles. Cependant, après avoir trouvé en général des cadres

mois dans les ruches où il y en avait plusieurs d'inoccupés, j'estime inutile de laisser dans la ruche des rayons qui se détériorent tandis que dans un local *ad hoc* ils se conservent très bien. Depuis plusieurs années je me laisse guider par les abeilles mêmes pour fixer le nombre de cadres à laisser, en enlevant fin septembre tout ce qui n'est pas occupé par les abeilles ; de cette manière, lorsque le groupe hivernal est formé, il reste de chaque côté un ou au plus deux rayons non occupés ; ce rayon suffit-il pour maintenir la température de l'air entourant ce groupe ou faut-il maintenir la planche de partition ? C'est ce que, s'il plaît à Dieu, je compte essayer d'élucider l'hiver prochain.

David & Guillet, Eteaux (Haute-Savoie), 12 avril. — Nous avons visité les ruches ces derniers jours et comme nous vous avons promis notre impression sur l'hivernage dans les colonies resserrées ou laissées au large, nous venons tenir notre promesse.

Nous ne vous fournirons pas de tableau numérique, ce serait trop long, car nous avons mis en observation 80 colonies par l'une ou l'autre méthode et en ruches isolées comme en pavillon.

Mais l'impression qui se dégage pour nous de cette visite, c'est la supériorité incontestable de l'hivernage large avec d'abondantes provisions et le *trou-de-vol grand ouvert*. Dans ces conditions, il n'y a pas trace d'humidité dans la ruche, les populations sont vigoureuses au point que le seul fait d'enlever le toit sans précaution fait accourir au trou-de-vol une barbe de 4 à 500 gr. d'abeilles, et enfin le couvain du premier printemps est abondant.

Peut-être la consommation hivernale est-elle un peu plus considérable bien que ce soit peu de chose, mais dans tous les cas, le résultat obtenu compense ce léger excédant de nourriture.

Dans les Dadant à 11 cadres, nous avons hiverné soit sur 11 cadres, hivernage large, soit sur 5 à 8 cadres, hivernage serré. Dans celles à 13 cadres, nous avons laissé les 13 cadres. La colonie la plus forte que nous ayons actuellement est celle sur balance, une Dadant à 13 cadres qui a été hivernée telle que, avec 21 kil. de provisions en bon miel de printemps, et dans laquelle, à la visite, nous avons trouvé cinq cadres fortement garnis de couvain et plus de 3 kil. 500 gr. d'abeilles. En Layens, nous en avons trop peu pour être aussi affirmatifs, mais cependant les résultats paraissent concordants.

Pour l'hivernage des petites populations, nous avons trouvé beaucoup plus avantageux de les installer en ruchettes sur des demi-cadres Dadant, en les traitant alors comme les fortes colonies, c'est-à-dire hivernage large et fortes provisions, relativement s'entend.

Ainsi, une de nos ruchettes n'avait pas, à l'entrée de l'hiver, 1 kil. d'abeilles ; elle a été hivernée sur 9 demi-cadres avec 12 kil. miel de printemps et beaucoup d'air au trou-de-vol. Elle s'est admirablement comportée et nous avons pu ces jours derniers réunir les demi-cadres et installer la colonie dans une Dadant ordinaire ; elle avait 4 demi-cadres *complètement pleins* de couvain et nous comptons qu'elle nous donnera une excellente récolte cette année. Bien entendu la reine a été élevée en 1891.

En général, les ruches ici sont très belles, la série de beaux jours que nous venons d'avoir a notablement activé la ponte, et si cela continue, on peut raisonnablement espérer une bonne récolte.

P. Ruffy (Bâle), 15 avril. — Je n'ai perdu aucune colonie cet hiver et à toutes, *sans exception*, j'ai laissé le trou-de-vol grand ouvert, comme je le fais du reste depuis plusieurs années; aucun rayon de moisi. Les ruches tournées au nord ont consommé beaucoup plus que les autres parce qu'elles ont conservé plus longtemps leurs vieilles abeilles.

U. Gubler (Neuchâtel), 14 avril. — Quant à l'hivernage de nos colonies, j'ai la conviction que de laisser tous les rayons à une ruche faible ou médiocre, c'est une chose bien risquée. J'ai hiverné trois colonies fortes en leur laissant les 11 rayons et elles sont très belles à l'heure qu'il est; j'ai dû en transvaser une dans une caisse à 13 rayons parce qu'elle manquait de place; elle couvre maintenant les 13 rayons complètement et a du couvain sur six rayons. Mais ce qui peut aller pour une forte ruche, convient-il aussi pour une faible? C'est encore une question à résoudre et je ferai quelques expériences l'hiver prochain, si Dieu me prête vie.

La ruche sur balance a diminué du 1^{er} septembre 1891 au 1^{er} avril 1892 :
à Belmont (alt. 491 m.) de 8800 gr. (temp. la plus basse — 13° C.)

aux Ponts (alt. 954 m.) de 8290 gr. (temp. la plus basse — 16° $\frac{1}{2}$ C.)

les autres stations n'ont pas encore envoyé leurs observations.

J'ai laissé dans toutes mes ruches les trous-de-vol tout grands ouverts; seulement dans quelques-unes l'ouverture un peu trop haute avait permis aux souris d'entrer et ces misérables bêtes ont provoqué une très forte consommation; une colonie a même été passablement affaiblie par l'agitation produite.

Brunet (Savoie), 17 avril. — Mes ruches ont bien hiverné cette année quoique j'aie supprimé complètement la partition, et je suis partisan de continuer l'hivernage dans ces conditions, en laissant tous les cadres plutôt qu'en restreignant l'espace.

C. Auberson, St-Cergues (Vaud), 15 avril. — Je vous prie d'excuser le retard mis à vous rendre compte de l'hivernage à Givrins.

Sur 86 colonies mises en hivernage en automne 1891, j'ai trouvé dans mes visites des 2 et 3 avril une colonie morte n'ayant plus d'abeilles, une autre orpheline et les 84 restantes, faibles, moyennes ou fortes, en parfait état. C'est vous dire que l'hivernage a été excellent. Il devait l'être, pendant cet hiver les abeilles ont pu sortir pour se vider presque aussi souvent qu'elles l'ont désiré.

A une seconde visite faite il y a quelques jours, par curiosité cette fois-ci, mais plus à fond, j'avais le temps, j'ai trouvé quatre colonies bourdonneuses parmi les plus fortes. J'en ai été si affecté que j'ai arrêté net mes investigations ce jour-là. Le lendemain j'en ai tué les reines, bien qu'à regret, et les ai remplacées par quatre jeunes, prises dans des essaims tardifs de l'année dernière que le fils de mon voisin avait recueillis et mis dans des ruches garnies de rayons ayant quelque peu de miel. Ces essaims furent laissés à eux-mêmes jusqu'en septembre au moment de la visite générale du rucher. Je les ai nourris alors, mais je n'ai pas réussi à y provoquer une nouvelle et abondante ponte ainsi que je le désirais et ils sont restés faibles.

Ces mêmes essaims, nourris copieusement en été, selon les indications de la *Revue*, auraient été en automne de fortes et belles colonies. J'en ai eu

la preuve à Givrins même. Deux autres essaims, recueillis dans les mêmes conditions, mais nourris par mon fils aîné, étaient populeux en automne et le sont encore.

Les reines, mises 24 heures sous grille, ont été facilement acceptées.

Il n'y a pas de différence d'hivernage entre les colonies du rucher et celles du dehors, ni entre celles qui sont au nord et celles qui sont au midi. Vous vous rappelez que l'année dernière les colonies du côté nord du rucher avaient souffert.

J'ai laissé à quelques Layens et Dadant, à titre d'essai, plus de cadres que n'en demandait la population. Les unes et les autres avaient de 11 à 13 cadres sans partition. Les entrées grandes ouvertes comme à tout le rucher du reste, ainsi que vous me le recommandez depuis longtemps. Deux à trois rayons avaient du moisi.

Les ruches fortes et bien approvisionnées au printemps peuvent, chacun le sait, se passer des soins de l'apiculteur. Je me suis demandé s'il en serait de même avec des colonies moyennes ou faibles. Pour m'en assurer j'ai laissé à trois colonies moyennes tous leurs rayons y compris les moisis. A ma seconde visite j'ai été si peu content du résultat que je me suis empressé d'enlever les cadres de trop et de remettre une partition. Les adversaires de celle-ci paraissent oublier que la partition est faite, non pas seulement pour tenir au chaud les abeilles, mais aussi et surtout pour les forcer à occuper presque toute la surface des cadres laissés avant de passer à d'autres. La reine à son tour est aussi contrainte à pondre sur toute la superficie libre et non pas seulement sur une partie.

L'APICULTURE MOBILISTE EN ALGÉRIE

L'abeille Kabyle ou Algérienne

Avant de parler des diverses expériences et observations faites ici par moi pendant plus de 15 années consécutives, il serait peut-être bon de décrire la race d'abeilles qui en a fait l'objet.

M. S.-J. Baldensperger, apiculteur au Corso, près l'Alma, me disait dernièrement « qu'un collègue d'Amérique prétendait que ces abeilles différaient essentiellement de toutes les races cultivées ». Tel n'est point mon avis.

La race d'abeilles qui peuple la Kabylie et même toute l'Algérie est la même. Un peu plus petite et un peu plus noire que l'abeille de France, elle est beaucoup plus active, plus robuste et plus prolifique; très douce de caractère, elle devient féroce lorsqu'on veut la manipuler au moment de grands vents ou par de mauvais temps. Il faut, dans ces circonstances, bien savoir les dompter par la fumée avant qu'elles se soient mises en colère, car une fois irritées, avant qu'elles soient domptées, les piqûres pleuvent comme la grêle à travers les vêtements et ma foi il ne fait pas bon de s'y frotter pour celui qui n'est pas aguerri.

Lorsqu'on veut les manipuler dans un temps où le miel manque dans les fleurs, le pillage s'en mêle, car elle est très pillarde cette bonne petite

ouvrière ; mais si elle aime voler ce qu'elle n'a pas amassé, par contre elle n'aime pas qu'on la vole, aussi devient-elle furieuse quand elle voit ses semblables s'introduire dans sa ruche avec de mauvaises intentions, et elle s'en prend non seulement à celui qui occasionne le pillage, mais à ceux qui passent à une faible distance, aux bêtes comme aux gens.

Avec un peu d'habitude et de précaution ces colères-là peuvent toujours être évitées. MM. Baldensperger frères me disaient que nos abeilles étaient de vrais moutons, comparées à celles de Syrie, qui ne sont maniables qu'à la condition qu'on soit bien botté, masqué et ganté et muni d'un enfumoir d'une grande puissance.

Ici, la plupart du temps, à moins d'avoir des opérations longues et difficiles à pratiquer sur les ruches, c'est mains nues et visage découvert que je les manipule, n'ayant le plus souvent que ma pipe pour tout enfumoir.

Les Kabyles prétendent qu'il y a des abeilles de deux sortes, les douces, qu'ils nomment des moutons et les méchantes qu'ils appellent des chèvres. Malgré toutes les recherches que j'ai faites à ce sujet, je n'ai pu trouver aucune différence. J'ai eu des ruches dont les abeilles, très douces une année, étaient peu abordables l'année suivante et qui, l'année d'après, étaient redevenues douces. Il doit exister une cause à cela, mais cette cause je ne l'ai point découverte.

Lorsque la fausse-teigne fait des ravages dans la ruche, cela en rend les abeilles méchantes ; mais j'ai trouvé des abeilles méchantes qui n'avaient point de fausse-teigne. Qui sait si un ennemi invisible à l'œil nu n'était pas la cause de cette mauvaise humeur ?

Cette race d'abeilles, très robuste, brave la fraîcheur du matin et du soir ; à la saison des travaux, avant même que l'aurore paraisse, j'ai beau me lever matin, mes abeilles sont déjà aux champs et le soir, il fait nuit depuis longtemps qu'il rentre encore des butineuses à la ruche.

Ni l'abeille italienne pure, ni les croisements obtenus n'avaient la même ardeur au travail, ni la même rusticité ; elles se levaient beaucoup plus tard, se couchaient beaucoup plus tôt et craignaient le travail pendant la forte chaleur de la journée. Les ruches, au lieu d'augmenter en population, diminuaient et du miel il n'y en avait pas souvent à prendre. Serait-ce qu'étant moins prolifiques elles ne parvenaient pas à combler par les naissances, les vides causés journellement par tous les apivores qui existent ici en quantité ? C'est possible. Ou bien, plus paresseuses, ces abeilles n'arrivaient-elles aux fleurs que quand les autres en avaient enlevé la plus grande partie du miel ? C'est encore possible dans une certaine limite.

Je n'ai donc conservé que la race indigène pure, appelée par les Arabes *Nahal* au singulier, *Nelli* au pluriel, et par les Kabyles : *Tizizona*.

Elle butine sur presque toutes les variétés de fleurs, sur beaucoup d'espèces que ne visite pas l'abeille d'Europe, notamment sur les pâquerettes et sur les matricaires.

Le laurier-rose et la guindoule (genêt épineux, sorte d'ajonc) ne sont point visités par les abeilles. Une légende kabyle dit : « que Dieu dit un jour aux abeilles de lui construire un rayon de miel dans la main, et à cet effet, il étendit la main pour le recevoir, mais les abeilles, au lieu de construire leur rayon dans la main, le construisirent dessous. Dieu leur dit

qu'il avait demandé le rayon dans la main et non dessous. — Tourne ta main, lui dirent les abeilles et nous construirons dedans. — C'est assez, leur répondit Dieu, mais puisque vous ne m'avez pas obéi, vous ne butinerez ni sur les lauriers-roses, ni sur les guindoules. » Certaines années cependant, j'ai vu les fleurs de guindoules couvertes d'abeilles. Les Kabyles prétendent qu'elles ne vont sur ces fleurs que pour se guérir de maladies ou pour les prévenir ?

Très prolifique, la mère pond des quantités considérables d'œufs, au printemps surtout, ce qui fait que l'essaimage est abondant. Il n'est pas rare de voir des ruches donner de sept à huit essaims. Un mois après, les premiers essaims imitent les souches. Le nombre des familles augmente dans des proportions considérables, mais dans ce cas une grande partie de ces familles sont faibles et la récolte de miel est minime, à moins que ce ne soit dans des années d'abondance; c'est sans doute ce qui a amené M. de Layens à dire « que l'Algérie produisait beaucoup plus de soleil que de miel. » La vérité est que l'Algérie n'est avare ni de soleil ni de miel.

L'abeille algérienne a donc besoin d'être dirigée, maintenue sous la dépendance de l'apiculteur, pour produire beaucoup de miel; du moins dans certaines régions, car dans quelques parties favorisées de la Kabylie, bien que traitée à la manière kabyle, qui laisse beaucoup à désirer, elle donne encore de très beaux résultats. Il est plus que probable qu'elle en donnerait de bien supérieurs par les méthodes modernes.

Lorsqu'elle prend la fièvre d'essaimage, ce n'est pas facile de l'en guérir; elle élève des quantités considérables de mères qui se comptent par centaines sur chaque rayon. Souvent l'essaim primaire est accompagné de plus de cent femelles vierges, malgré la présence de la vieille mère qui est souvent mise à mort au moindre signe d'infériorité. Je suis même convaincu que beaucoup de ruches remplacent leurs reines plusieurs fois dans la même année, pour peu qu'elles offrent de défauts ou qu'elles ne soient pas assez fécondes.

Ceci expliquerait la grande quantité de ruchées qui deviennent orphelines dans le courant de l'année, bien que les essaims volages et adventices y soient aussi pour une forte part. Ces essaims venant naturellement se marier à une ruche bien organisée, les mères des deux populations sont souvent tuées toutes les deux et s'il ne se trouve pas dans la colonie de couvain propice elle devient orpheline et le plus souvent avec des ouvrières pondeuses. Quelle que soit alors la force de la population, si on ne vient à son secours la ruche est promptement perdue; elle se laisse envahir par la fausse-teigne, qui a vite fait de réduire en charpie toutes les constructions de la ruche.

Chose curieuse, c'est que hors de la saison de l'essaimage, si une colonie devient orpheline elle ne fera que quatre ou cinq cellules maternelles. Si elle a des ouvrières pondeuses, elle en fera en plus grande quantité, mais toujours dans le couvain de ces ouvrières pondeuses. En vain lui donnerez-vous du couvain normal d'ouvrières, elle le soignera, le couvera, mais ce sera l'exception quand elle y édifiera des cellules maternelles; elle en construira de préférence avec la progéniture des ouvrières pondeuses. En vain lui donnerez-vous une mère fécondée, ou la réunirez-vous avec une

colonie bien organisée, neuf fois sur dix elles tueront la mère de la colonie avec laquelle vous la réunirez ou celle que vous lui donnerez.

Souvent aussi, la colonie devenant orpheline dans une saison où il n'y a plus de mâles, la mère qu'elle s'élève ne pond que des mâles. Il est facile de distinguer une ruche qui a des ouvrières pondeuses d'une autre qui a une mère bourdonneuse, bien que l'une et l'autre n'élèvent que du couvain de mâles. La mère bourdonneuse ne pond qu'un œuf par cellule et pond aussi bien dans les cellules de mâles que dans celles d'ouvrières. Les ouvrières pondeuses ne pondent que dans des cellules d'ouvrières et déposent plusieurs œufs par alvéole; j'en ai compté jusqu'à douze dans certains alvéoles. Les œufs des unes et des autres ne donnent que des mâles comme résultat.

Voilà donc l'abeille algérienne ou kabyle, c'est elle que j'étudie depuis de longues années et c'est sur elle que j'ai fait les expériences et les observations que je vais essayer de vous décrire, en vous disant comment j'ai fait pour profiter de ses qualités et atténuer ses défauts.

(A suivre.)

P. FEUILLEBOIS.

CONSÉQUENCES D'UNE CONSANGUINITÉ PROLONGÉE

Vous vous souvenez sans doute que l'année dernière je vous parlais de ruches achetées dans la forêt qui se sont dépeuplées à un tel point qu'il m'a fallu les repeupler, alors que les ruches munies de miel récolté dans la plaine étaient restées assez fortes. Assurément la qualité de la nourriture y était bien pour quelque chose, puisque le fait s'est produit dans d'autres ruchers, mais cela avait encore une autre cause comme vous allez voir.

Dernièrement, j'allais voir un ami, M. Gaudry, brigadier-forestier, demeurant au milieu de la forêt à 8 kilomètres de Chaource. En visitant son rucher, je fus de nouveau fort surpris de voir des populations très faibles, même dans des ruches ayant 10 ou 12 kil. de miel; cependant l'hiver n'a pas été bien mauvais pour les abeilles. Il fallait donc chercher ailleurs la cause d'un fait aussi étrange. En continuant ma visite l'explication me fut bien vite donnée.

Il y a un an, j'avais italianisé une des ruches de M. Gaudry et elle avait donné un essaim en juin dernier. J'arrive à ces deux ruchées italiennes, c'est à n'y pas croire, l'essaim est magnifique, avec forte population et nombreux couvain; mais la souche, qui est croisée, est encore plus forte: population énorme, nombreux couvain d'ouvrières et un peu de couvain de bourdons.

Pourquoi une différence aussi considérable? La raison de cette infériorité des abeilles communes doit être celle-ci: quand M. Gaudry est revenu il y a huit ou dix ans, il n'avait qu'une ou deux ruches qui avaient déjà séjourné pendant des années dans la forêt et c'est leur descendance qui forme le rucher actuel. Comme il est beaucoup trop éloigné d'autres abeilles pour qu'il y ait eu aucun mélange de sang étranger, il s'en suit que forcément la fécondation des reines a lieu par des bourdons de même famille et que c'est ce qui a amené la grande dégénérescence que j'ai observée.

Nous avons de sérieux apiculteurs dans l'Aube; je voudrais que plusieurs d'entre eux soient délégués par l'une des sociétés d'apiculture pour vérifier le fait. Du reste M. Gaudry est un homme digne de confiance et considéré; il est chevalier du Mérite agricole, décoré de la Médaille militaire et a reçu plusieurs récompenses dans les concours; on peut donc lui demander des renseignements.

Je ne veux pas ici vanter la race italienne plus qu'elle ne le mérite, mais je ferai remarquer qu'on peut l'améliorer au point de la rendre excellente. J'ai des Italiennes depuis 1869. J'ai étudié les autres races sitôt qu'il m'a été possible de m'en procurer et c'est à l'abeille italienne que je donne la préférence. Sans doute une reine importée d'Italie dans un pays trop froid ne donnera pas tous les résultats désirables, mais élevez sur place des reines italiennes à plusieurs générations et vous aurez bientôt d'excellentes abeilles. Avec les abeilles italiennes, comme avec celles de toute autre race, il faut absolument éviter la fécondation en famille; c'est ce à quoi je m'applique depuis que je suis éleveur et c'est sans doute ce qui me vaut des remerciements de la part de mes clients.

Malgré le froid que nous avons depuis huit jours les abeilles sont dans de très bonnes conditions. Malheureusement les gelées d'hier et d'aujourd'hui ont tout perdu, arbres et vignes.

Chaource, 20 avril.

M. BELLOT.

De l'élevage des reines dans les ruches devenues orphelines au printemps

(Extrait du *Bulletin de la Somme* de mars-avril 1892)

Une expérience de M. l'abbé Périn, rapportée dans le Bulletin de novembre et décembre 1890, est venue confirmer la possibilité d'élever des reines dans les ruches devenues orphelines au printemps. Cette expérience, très intéressante en elle-même, est-elle avantageuse en pratique? Doit-on la conseiller? Peut-on, en effet, être certain du succès? Et quand même on aurait la certitude de réussir, y a-t-il profit à employer cette méthode? Ce sont là des questions de grande importance: le fait de ruches se trouvant orphelines au printemps n'est pas rare, il est bon de savoir à quoi s'en tenir pour sauver utilement ses ruches.

Une double expérience est venue, cette année, me procurer l'occasion d'étudier ce cas particulier et il pourra n'être pas inutile aux lecteurs du Bulletin d'en connaître les résultats. Voici les faits:

Un apiculteur, mon voisin, sur 16 ruches qu'il possédait au printemps, constatait en avril que 6 d'entre elles étaient orphelines. De mon côté, à la même époque, deux d'entre mes ruches perdaient aussi leur reine. Quelles étaient les causes de cet orphelinage extraordinaire, je l'ignore. Mais voici comment nous cherchâmes à remédier au mal:

Mon voisin, qui avait lu le récit de M. l'abbé Périn, se mit aussitôt à prendre dans ses ruches les plus fortes des rayons contenant du couvain de tout âge et surtout des œufs, et les introduisit dans ses orphelines. Pas une seule reine ne fut élevée sur ces premiers rayons; d'autres rayons de couvain

furent distribués de nouveau aux orphelines. Deux d'entre elles, malgré les deux rayons reçus, devinrent bientôt bourdonneuses. Deux autres n'élevèrent de cellules maternelles que sur un troisième rayon donné. Une cinquième dût recevoir un quatrième rayon. Enfin la sixième qui, après avoir été gratifiée de deux rayons de couvain, n'avait encore fait aucun préparatif pour élever une mère, reçut une reine fécondée, achetée à M. Bellot et acceptée aussitôt.

De mon côté, m'étant aperçu que mes deux ruches étaient orphelines, je demandai sans perdre de temps à M. Bellot de m'envoyer deux reines fécondes, et aussitôt réception, je les introduisis dans mes deux ruches. Dans l'une, trois jours après son introduction, la nouvelle reine avait pondu. Dans l'autre, je dût constater que les abeilles avaient profité des derniers œufs pondus par la reine décédée pour élever une nouvelle mère, nouvelle mère que je n'avais pas vue et qui n'était pas encore fécondée lorsque j'introduisis l'étrangère, et qui fut préférée par les abeilles qui l'avaient élevée.

Tels sont les faits ; examinons-en maintenant les suites.

Mon voisin tout d'abord dût réunir à d'autres colonies ses deux ruches devenues bourdonneuses malgré les deux rayons de couvain que chacune avait reçus inutilement : donc, deux ruches perdues.

Les trois qui réussirent à élever des reines ne sont pas même très fortes aujourd'hui : les populations sont moyennes et n'ont amassé que bien juste leur provision d'hiver.

La sixième, qui a reçu une mère féconde, est actuellement l'une des plus fortes du rucher.

Il est à remarquer que pendant le temps assez long employé par les abeilles à élever des reines, puisque quelques-unes ne l'ont fait qu'après l'introduction successive de trois et même quatre rayons, les populations, bien qu'entretenues jusqu'à un certain point par le couvain reçu, s'affaiblissaient cependant. D'un autre côté, avant que le couvain pondu par les jeunes reines après leur fécondation pût commencer à éclore, un mois environ s'était écoulé ; d'autre part, une toute jeune reine ne produit pas de suite cette ponte énorme qu'on constate chez les jeunes reines un peu plus tard, et cela d'autant plus que les populations n'étaient pas très fortes. Toutes ces causes expliquent facilement comment ces ruchées n'ont pu se refaire utilement pour profiter de la récolte.

De mon côté, voici les résultats : la ruche qui a renouvelé sa reine d'elle-même a subi un retard marqué dans l'accroissement de sa population, par suite de ce renouvellement et de l'interruption de la ponte. Néanmoins cette ruche m'a donné une récolte de 23 kil. de miel environ.

La ruche qui était vraiment orpheline, mais qui a reçu de suite une mère féconde, n'a presque pas subi d'interruption dans l'éclosion du couvain ; aussi est-elle la seconde en population de tout mon rucher : elle m'a donné 45 kil. de miel.

Ma plus forte m'a donné 44 kil. en première récolte et 20 kil. en seconde récolte ; les autres ruches 18 à 20 kil. en moyenne.

Donc en résumé, les faits le prouvent jusqu'à l'évidence, vouloir sauver les ruches orphelines au printemps par l'addition de rayons de couvain,

c'est s'exposer à voir ces orphelines devenir bourdonneuses ; c'est même, en cas de succès, perdre la récolte des colonies sauvées ; c'est aussi compromettre le produit de son rucher tout entier. C'est bien le cas de dire que le jeu ne vaut pas la chandelle. Réunir les orphelines à d'autres ruches possédant une mère serait plus sage, car au lieu d'affaiblir ses bonnes ruches et en perdre le produit, on s'assurerait au contraire une abondante récolte en les fortifiant. Puis, sur la fin de la miellée, il serait facile de réparer les vides causés par les désunions en faisant des essaims artificiels. Mais le mieux est encore de faire un léger sacrifice par l'achat de bonnes reines, que l'on introduit dans les orphelines sans leur donner le temps de s'affaiblir ; de la sorte on sauve et les ruches et la récolte.

Conclusion : pour moi, je me dis, les 90 francs de miel que m'a donnés mon orpheline, valent bien les 6 ou 7 francs que j'ai dépensés pour la sauver ; c'est de l'argent bien placé ; à l'occasion je recommencerai. — Mon voisin, de son côté, dit à qui veut l'entendre : je sais aussi ce que j'aurai à faire à l'avenir, c'est bon pour un coup ; une autre fois, je ne perdrai plus mon temps à rien ; je n'hésiterai pas à dépenser deux sous pour en gagner dix.

Tel n'est pas peut-être l'avis de M. l'abbé Périn : *chacun son goût.*

Lesquielles-St-Germain, 1^{er} septembre 1891.

L'abbé L. DUBOIS.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Rapports des Sections pour 1891

(Suite)

SECTION DE LA CÔTE NEUCHATELOISE. — Par suite de divers empêchements, nous avons dû remettre à aujourd'hui la première séance de l'année 1892 de notre Section.

L'année qui vient de s'écouler a été mauvaise pour bon nombre d'entre nous ; le viticulteur a vu ses vignes ravagées par l'orage du mois de juin, et les froids et pluies persistants de la majeure partie de l'été ont détruit ou beaucoup diminué la récolte sur laquelle comptaient le vigneron et l'apiculteur.

L'hiver long et rigoureux de 1890-1891 a été fatal à bon nombre de ruchers de notre Section dont les colonies ont été décimées par la dysenterie (1).

Le rendement en miel a été au-dessous de la moyenne pour les ruchers de la Côte Neuchâteloise, comme pour beaucoup d'autres contrées.

Espérons que l'hiver particulièrement doux de 1891-1892, qui a permis à nos abeilles de faire plusieurs sorties, nous réservera plus de succès pour cette année.

Si les butineuses n'ont pas été heureuses pendant la saison dernière, la Section ne l'a pas été davantage avec son Comité. Celui-ci, composé de cinq

(1) Ce mauvais hivernage a été attribué au fait que les provisions se composaient surtout de miellat d'arbres. Voir *Revue* 1891, n° 5, la communication de M. Langel.

Réd.

membres, toujours retenus par leurs occupations ou par des absences prolongées et réitérées, n'a pas pu accorder tout le temps désirable aux intérêts de la Société; nous le regrettons et faisons des vœux pour que le Comité qui sera nommé aujourd'hui soit mieux placé que celui qui a l'honneur de vous remettre son mandat.

Notre Section se compose de 54 membres; trois ont donné leur démission, neuf ont été admis dans le courant de l'année. Nous avons eu à regretter la mort de deux de nos sociétaires, M. Delesmillières, à Peseux, et M. Richard, à Colombier.

Une innovation a été faite pour les convocations que nous avons également fait connaître par un avis dans deux journaux: la *Suisse Libérale* et la *Feuille d'Avis*. Ce dernier journal ne les acceptera plus gratuitement, mais fera un fort rabais sur l'ensemble, tandis que la *Suisse Libérale* continuera d'accepter nos convocations sans frais. Ce système de convocation par la voie des journaux doit être maintenu, croyons-nous, parce qu'il initie le public à nos travaux en faisant connaître les producteurs de miel et en plaçant la Société et les produits plus en évidence pour le public, qui s'habitue à en entendre parler et devient, bien que lentement, chaque jour plus amateur de miel.

Neuchâtel, 31 mars 1892.

C. BÉGUIN.

SECTION GENEVOISE. — La récolte a été généralement peu satisfaisante quoiqu'il y ait eu d'honorables exceptions attribuables sans doute à des positions plus favorisées que la moyenne des ruchers du pays. Espérons qu'une bonne année viendra enfin combler les vides laissés par les récoltes précédentes.

Notre Section a eu deux assemblées générales. La première à Bellevue le 10 mai. M. Hénon y a traité de la flore mellifère de notre contrée, devant un auditoire assez nombreux que le sujet a paru beaucoup intéresser. La seconde s'est tenue à Rozon le 23 août; elle avait plutôt un but administratif, renouvellement du Comité, etc.

Notre Comité s'est réuni deux fois pour s'occuper des affaires de la Section et préparer les assemblées générales. Nous avons recruté six membres nouveaux dans le cours de l'année.

F. GYSLER, président.

NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

E. Altette (Oise). — L'essaimage a été très grand chez nous l'an dernier, puisque les quatre Layens que je possédais du printemps ont essaimé toutes les quatre. Je ne puis l'attribuer au défaut d'espace: la ruche qui a essaimé le 11 juin avait 10 cadres le 3 mai, 14 le 8 mai, 17 le 22. Le 3 mai, je lui ai donné 4 1/2 kil. de miel, car elle n'en contenait plus même une livre; à la même date, elle avait trois cadres fortement garnis de couvain.

Une autre ruche avait 17 cadres le 22 mai; elle a donné le 19 juin un essaim de 4 kil. Pour les deux autres ruches mon carnet ne porte pas le nombre des cadres qu'elles renfermaient, mais chacune avant la fin de mai avait certainement dix à douze cadres. Tous les cadres dont j'ai parlé étaient naturellement des cadres bâtis, provenant des années précédentes.

Il est à remarquer que ces ruches ont essaimé exactement dans l'ordre de leur plus ou moins grande exposition au soleil. La plus exposée a essaimé la première; celle qui a essaimé la dernière, en donnant un essaim de 4 kil., était beaucoup plus forte en population

que celles qui ont essaimé en deuxième et en troisième lieu, mais c'est elle qui de toutes recevait le plus tard le soleil. Mon rucher est au sud-est d'un bosquet très élevé, le soleil y donne à partir de 11 heures et y chauffe très fort, par suite du resserrement de deux murs qui l'enclosent. Je couvre de paillasons le toit et un côté de mes ruches.

Deux ruches m'ont donné des rejets: la première un seul; l'autre deux. J'estime à 5 1/2 kil. l'essaim primaire et les deux rejets émis par cette dernière; c'est sur cette ruche qu'ont été faites les pesées dont je vais vous mettre maintenant les résultats sous les yeux.

Mai 1891. — Augmentation de kil. 1,200. Les abeilles n'ont récolté de miel que pendant 10 jours: la plus forte augmentation a été de kil. 0.600 le 7; la plus forte diminution de kil. 0.400, le 20.

Juin. — Augmentation de 21 kil. Récolte pendant 19 jours; maximum: kil 2.700 les 18 et 19. La plus forte diminution est de 1 kil. le 27.

Juillet. — Augmentation kg. 3,400. Récolte pendant 11 jours; maximum kg. 0,900 le 14. Les journées de récolte s'étendent sans interruption du 11 au 18. Il n'y a, en dehors, que trois jours insignifiants. La plus forte diminution est de kg. 0,400, le 2.

Août. — Diminution de kg. 2,900. Il n'y a eu que 3 jours de récolte. La plus forte diminution par jour a été de kg. 0,500, le 20.

Septembre. — Diminution de kg. 1,500.

Total de la récolte du commencement de mai à la fin de septembre kg. 20,900.

Je rappelle que cette ruche a donné trois essaims. Le dernier a été rendu à la souche le 22 juin, le lendemain de sa sortie. Le premier, ses provisions d'hiver réservées, a produit kg. 13,500 à l'extracteur: il était sorti le 11 juin. Le second, sorti le 18 juin, a dû recevoir 3 kg. de provisions pour l'hiver; la ruche où il est entré n'avait pas de cadres bâtis. Le premier essaim avait été mis sur des cadres bâtis; il reçut le cinquième jour les butineuses d'une autre ruche, par une application de la méthode Heddon.

Le produit net de la souche et des essaims est de 31 kil. moins les provisions d'hiver de la souche; cela fait une vingtaine de kilos.

Le produit net des quatre ruches que j'avais au printemps et des quatre autres où j'ai logé les essaims des premières, est de 55 kil. Mais j'ai forcé la récolte parce que je voulais faire de l'hydromel. Plusieurs ruches n'ont que 8 kil. de provisions.

Lorsqu'on a établi le rendement total en miel d'un rucher pendant une année, doit-on pour obtenir le produit moyen par ruche, compter les essaims et les souches pour des têtes séparées, ou au contraire les réunir? J'ai eu, je suppose, 4 ruches qui m'ont donné chacune un essaim; dois-je diviser mon produit total par 4 ou par 8? Y a-t-il là-dessus une convention généralement admise par les apiculteurs?

Pour établir le rendement d'un rucher, l'usage est de diviser le produit, miel prélevé et essaims, par le nombre de ruchées que *l'on possédait l'automne précédent*. Les quatre colonies que vous aviez à l'automne de 1890 vous ont donné 55 kg. et 4 essaims; votre rendement moyen par ruche a donc été de kg. 13 3/4 et 100% d'essaims.

Il va de soi que le rendement en miel s'entend net des provisions à laisser pour l'hiver.

Ch. Derosne, président de la Société Comtoise, Ollans (Doubs), 25 mars. — L'hivernage s'est fait chez moi dans des conditions particulièrement heureuses pour mes colonies. C'est à peine si quelques abeilles mortes gisaient sur le parquet lors de la première visite (5 mars). A la première sortie générale (15 mars), le petit rucher dont je vous ai envoyé l'an dernier une photographie disparaissait sous un nuage opaque d'ouvrières toutes vibrantes de la joie causée par l'inattendue tiédeur du soleil. Depuis dix ans je n'ai pas vu de populations aussi considérables à la sortie de l'hiver.

Cet hiver a été relativement doux, il est vrai, cependant la neige a pendant près de trois semaines permis l'emploi des traîneaux et le thermomètre est descendu pendant cette période jusqu'à — 15°. Bien des raisons, trop longues à développer ici, me font croire que mes ruches ne doivent leur prospérité qu'à l'abondante ventilation que je leur ai procurée; puis les partitions ont été supprimées. Les colonies hivernent dans un nid à couvain entouré de cinq à six rayons de bâtisses vides; tout le reste de la ruche constitue ainsi un réservoir d'air où se déversent et s'épurent les émanations des recluses.

La meilleure de mes ruches, qui peut contenir 26 cadres de 10 dem. carrés, est installée au bord d'une rivière, en pleine zone de brouillard. J'ai eu la fantaisie de laisser un trou

de nourrissage placé à l'extrémité opposée au couvain, complètement débouché et muni seulement d'un grillage. C'est avec surprise que M. Froissard et moi avons constaté que les habitantes de cette ruche avaient propolisé toute une partie de la toile métallique, ne laissant comme ouverture libre qu'une surface égale à une pièce de cent sous. Faut-il croire que, ce faisant, elles ont eu l'intention de réduire dans la mesure strictement utile l'ouverture de ventilation ?

Tout est intéressant chez ces mystérieux insectes, et c'est bien là ce qui éveille en nous cette constante curiosité que les enseignements de la *Revue* savent si bien satisfaire.

Fiez-Vandal, Frévent (Pas-de-Calais), mars. — J'ai fait la revue de mes ruches et sur 490 je n'en ai trouvé qu'une de morte faute de provisions suffisantes. Une autre qui avait perdu sa reine a été démontée pour éviter le pillage de ses provisions restantes.

J'ai l'intention, au mois d'avril, de transvaser une dizaine de ruches en paille en ruches à cadres, car par suite de l'inondation de 1891, j'ai dû acheter beaucoup de ruches communes en septembre dernier pour remonter mes deux ruchers.

Je viens de me faire confectionner 200 nourrisseurs atmosphériques système Hill, avec lesquels je trouve la besogne du nourrissage beaucoup simplifiée. Ils sont en verre, d'une contenance d'un litre avec filtre, et ne coûtent que fr. 0.35 rendus chez moi. J'ai préféré les avoir en verre pour plusieurs motifs; d'abord le verre ne s'oxyde pas, puis en passant dans mes ruchers qui sont couverts je verrai de suite les pots à remplir.

Je me trouve très bien du nourrissage stimulant et de la cire gaufrée. Je vais commencer sous peu la fabrication de cette dernière et en coulerai environ 1500 feuilles. Elle me coûte fr. 2.80 le kil. plus la main-d'œuvre.

Le nourrisseur auquel des fournisseurs ont donné récemment le nom de Hill est une des nombreuses applications du système de nourrissage décrit entre autres dans l'ouvrage *l'Abeille et la Ruche*, page 370. Au lieu de lier simplement un linge sur l'ouverture du vase contenant la nourriture comme l'indique M. Dadant, on adapte au bidon ou bocal un couvercle en fer-blanc percé de petits trous, ce qui rend le remplissage plus expéditif. Ce genre de nourrisseur, depuis longtemps en usage, figure au catalogue de M. R. Gariel, à Paris, et M. Siegwart, à Altdorf (Suisse), en fabrique des modèles qui sont adaptés comme calibre au matelas-châssis décrit dans notre brochure *Ruche Dadant modifiée*, page 21.

Ch. Comtesse (Neuchâtel), 29 mars. — Nous avons fait le nettoyage des ruches la semaine passée et c'est avec un vif plaisir que je viens vous annoncer que, pour la première fois, j'en ai eu très peu de mortes; mais c'est grâce à la *Conduite* et à la *Revue*.

Sur 40 ruches une seule est morte. Toutes sont très fortes et aucune reine n'a fait défaut. Toutes ont rapporté du pollen en abondance pendant la journée d'hier; si le temps continue nous aurons des essaims dans le milieu de mai.

CORRESPONDANCE

A. B. (Marne). — La reine contenue dans votre lettre est arrivée absolument aplatie. Ces sortes d'envois doivent être faits dans des boîtes affranchies comme échantillons.

Quant à la reine qui n'a pas pondu ce printemps bien qu'elle fût féconde l'an dernier, cela est sans doute dû à une déféctuosité résultant d'un accident ou d'une maladie. Nous nous souvenons d'avoir possédé une reine dans le même cas; son abdomen était très déve-
loppé et rempli d'œufs, mais elle ne pouvait pondre.

Nous vous félicitons d'avoir réussi à faire fabriquer un couteau à désoperculer que l'on juge supérieur au Bingham et vous remercions de bien vouloir nous l'offrir, mais vous feriez mieux de l'envoyer à une exposition, cela le ferait connaître. Nous possédons déjà plusieurs modèles différents de couteaux à lame recourbée longitudinalement et leur préférons le genre Bingham ou le couteau Joly à deux mains.
